

Ibrahim Al Ansari

Je suis si pressé que je manque de jouir de la genèse

Ibrahim Al Ansari est né en 1958 à Marrakech. Emprisonné à deux reprises pour délit d'opinion, il quitte le Maroc et s'exile en France. Il vit actuellement aux Etats-Unis. Le poème que nous présentons ici est extrait de son livre intitulé *Avec une étoile, je conduis mes rêves à la rivière*, publié à Beyrouth en 1997 par la maison d'édition Moukhtarate.

À Patrice Chéreau

Si ce sentier m'offrait un espace pour explorer la nostalgie qui m'affecte
Si seulement il m'offrait une étoile en train de l'investir
Je parviendrai au sable mouillé dans les mots
J'atteindrai, en ascendant, les pierres chaudes du cœur
Je tâterai les arcs familiers
Les arbres qui ont vieilli dans l'insouciance de l'enfance
Et les larmes
Les larmes qui ont poussé plus vite que nous
Sans que nous puissions réaliser ce qui se passe
Nous étions jeunes
Nous n'avions pas deviné quel était le secret des you-you sur la colline du
fleuve
Quel roi on venait de couronner
Quel dieu rompu à la destruction défriche de force notre dénuement
Nous n'avions pas su
Ce furent des noms et ils s'effacèrent
Ils ont tourné comme une brume dans l'orbite du vent puis ils se dissipèrent
Alors qu'une interrogation marqua à jamais l'esprit de l'enfant
« Il écarte légèrement une brume
traverse, entièrement gelé, le passage de l'évidence
ses sandales étaient de la boue que l'innocence dissipe
poussière était ses sandales
cette nébulosité, éloquence de l'ombre dans le silence d'un angle
quant à lui, il fut déploiement de steppes sur un taudis possible
je pendrai son amulette
comme attache de voyageur
quand j'écarterai des brumes et le suivrai... »

Si ce sentier m'offrait un espace pour explorer la nostalgie qui m'affecte
Si seulement il m'offrait une autre étoile.
Combien ai-je cherché, moi, à ranger le désordre de mes penchants
Comme faire danser la rue dans le creux de mes mains

Ouvrir dans le manteau de mon vent le chemin de la tentation
Courtiser une fenêtre
Essuyer de son auvent la poudre des chasseurs
Mais je suis pressé
Irascible
Si bien que je manque de jouir de la genèse
Combien ai-je cherché, moi, et je ne parviens à rien encore
Alors que le poète, lui, trouve de la poussière soutenant en guise d'oreiller sa tête
Une âme qui s'accommode de l'absence des mots.
J'ai songé à me répandre dans le mirage de l'enfance
Revenir auprès du lotus de la souvenance lui parler
Ô lotus roulant jusqu'aux grenadiers et jusqu'aux amandiers
Je suis si désespéré. Et c'est ce thym qui s'exhale de la sueur
d'une femelle

Qui m'y a conduit.
Je ne fus pas surpris par les cailloux luisant
Dans un ballot d'inadvertance
Ni soulevé par la main de la tempête.
Quand mon premier pied traversa le sable sinueux
Et dès que je trempai dans l'eau fuyante les doigts d'un enfant
L'effleuré s'éveilla
Qui monte la colline ?
Pour qui les you-you s'allument-ils comme un sifflement vaincu ?
Et ce torchon battant qui improvise un rire
Et le mur détruit
Et le portail brisé
Et le plateau de thé
Et le pot du basilic
Comment abandonner mon étendue à un adieu précipité ?
Ce fut un désert et il s'est éteint
Était-ce le mien ?
J'eus soif
« Avec les rêves éphémères
avec les lettres qui s'entortillent comme un mensonge innocent
avec le chuchotement d'une colline accroupie comme un mort
je combats les étendues de glaise
je répands sur vous les chapitres de ma malédiction
mon visage vous a-t-il rencontrés
l'oiseau a-t-il poursuivi le chant des saisons... »
Les remparts sont juchés sur les secrets
Et dans le crépuscule limpide
La rivière passe
Et nous ne la suivons pas
Nous abandonnons à l'eau les algues visqueuses
Nous tendons aux captures du flux des pièges
Tout doucement le poisson frais,
Le cactus s'accrochent à nos chemises
Ces paysages qui se jouent de la quiétude me ressemblent

C'est du sable sur mon image.
Je vais oublier un instant mon ombre ici
Je confierai mon ciel aux rossignols du désir
Je cherche dans la brume de la certitude une mèche de doute
Je cherche là
Entre phalanges
Et crâne.
Un miroir de secrets me guide
Pour forcer les verrous du silence
Dans une heure la procession passera : ceux qui sont morts
Ceux qui ont transformé l'espoir en sel et en eau
Ceux qui ont abandonné par peur les demeures
Ceux qui ont partagé avec moi le pain de l'amitié
Une heure pour la passion de la vie
« Je n'ai pas de visage auquel emprunter l'outrecuidance
et tisser avec l'œil ouvert le dôme de mon attente
je n'ai pas de routes
pour étendre mes soucis aux croisements de leurs peupliers
et protéger leurs baies d'un vide âcre
j'ai une forêt de mots
que je tente comme la lumière tenterait
le sein d'une femme
et je me lève avançant
ouvrant pour le marbre du cœur les croisées du secret
j'ai un chemin qui me conduit au royaume de ma mort
et rien d'autre
Eclairez cet enfer
le poète est en train d'étrangler ses mots
et de se suicider avec une lettre égarée
égarée... »

Si ce sentier m'offrait un espace pour explorer la nostalgie qui m'affecte
Si seulement il m'offrait une troisième étoile
Pour que léger je passe furtivement.
Les soldats entrent complètement distraits
Marrakech s'entortille comme un chat blessé
S'entortille
Comme l'halluciné dans une artère allumée.
De quelle porte la lumière compose-t-elle le chant du sevrage ?
De cette porte-ci arrivent les amis improvisant l'amour
De cette porte-ci tout verdoyant le pays arrive
Et s'éloigne puis dans l'éveil de la nostalgie
Je lorgne mon éloignement sur les cordes de ses spasmes.

Me suis-je éloigné
La distance m'a-t-elle rapproché de son ombre là-bas
Entre les entrées
Et les méandres des villes ?
Avançant

J'effleure de l'œil le peuplier de mon âme
Je me regarde du haut d'un sanglot qui indique à l'enfant que j'étais
Les noms du lieu :
Sidi Youssef¹ ces arbres aux troncs penchés jusqu'au marécage
Riant d'une poussière qui parcourt leurs visages
Que de fois nous avons frappé aux portes épaisses
Et crié cous tendus
Ô notre visage enfoncé dans les braises de l'interrogation
Nous voilà frappant aux portes calcaires
Que l'eau soit la première à jaillir
Que les cailloux dominant les étendues
Que de fois nous avons posé nos têtes sur les ombres dormant à même les
seuils
Que de fois nous avons rêvé comme rêvent les enfants
Que de fois nous avons rêvé...
Sidi Youssef, me précède le tressaillement
De l'œil dans l'œil
Les pas enivrés
Tandis que tu es heureux de lâcher tes moineaux
Vers la rivière...vers la rivière
Que je sois le feu protégeant le cœur de la chute
Que je sois ce que je désire être
Et ce que le signe désire que je sois

Si ce sentier m'offrait un espace pour explorer la nostalgie qui m'affecte
Si seulement il m'offrait les étoiles de cette nuit

1. Sidi Youssef Ben Ali, nom du plus grand quartier populaire de Marrakech.